
VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
XIV
107
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
N.o
Sca
Pro

CLEOBULINE

A

CORAY

HELLÈNE

AMI DE SA PATRIE.

Imprimerie de
Jules Didot, aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

ALEXIS

PAR Mme WYTTENBACH,

NÉE G......



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC XXIII.



ALEXIS.

PREMIER ENTRETIEN.

Interlocuteurs :

ALEXIS, NICÉPHORE, LASCARIS, IBRAHIM.

PARMI les Grecs, qui, après la prise de Constantinople par les Turcs, s'étoient réfugiés dans l'île de Délos, se trouvoient Alexis et deux de ses amis, dont l'un s'appeloit Nicéphore et l'autre Lascaris. Nicéphore et Lascaris prétendoient

descendre de la famille des Eumolpides, et ils avoient conservé pour le culte ancien des Hellènes une vénération qui approchoit de l'enthousiasme. Non loin de la maison d'Alexis demeuroit un turc, nommé Ibrahim, se disant descendu d'Ali. Alexis, l'homme du monde le plus tolérant, invita quelquefois Ibrahim à souper chez lui, avec Lascaris et Nicéphore. La conversation tomba un jour sur le sujet suivant:

Nicéphore. Le coup, à mon avis, le plus funeste que nous aient porté les différents peuples barbares, est la destruction du temple d'Éleusis;

mais entre tous les objets vénérables de cet édifice, la perte la plus sensible, est la pierre sur laquelle s'est reposée Cérès. On dispute maintenant sur la forme de cette pierre. Les uns prétendent qu'elle a été carrée, les autres qu'elle formoit un triangle. Quant à moi, je suis convaincu qu'elle étoit de cette dernière forme.

Lascaris. Et quelles sont tes raisons, mon ami, pour croire préférablement sa forme triangulaire?

Nicéphore. La raison en est simple. C'est une forme mystique; car l'on y sous-entend Proserpine, Cérès, et Jupiter.

Lascaris. Pour moi, je défends l'opinion de ceux qui croient la forme cubique. Il te sera facile de t'en convaincre toi-même, Nicéphore, en y réfléchissant un peu. La forme cubique est plus juste, plus mystique encore. Elle fait allusion non seulement à Cérès, à Proserpine, et à Jupiter, mais de plus à Baubo, la servante, qui, par ses gestes, a engagé Cérès à se désaltérer.

Nicéphore. C'est une allusion forcée. Je suis porté plus que jamais à croire la forme triangulaire.

Lascaris. Et l'allusion aux qua-

tre vertus? Et l'allusion aux quatre éléments dont tous les objets sensibles sont composés, est-elle forcée encore? Te rendras-tu à ces raisons, Nicéphore?

Nicéphore. Point du tout. Je persiste plus que jamais dans mon sentiment, et je le défendrai jusqu'à la mort.

Lascaris. On me verra tenir au mien aussi long-temps que je respirerai. Car comment séparer quatre personnages si intimement liés à nos mystères? La pierre a été carrée et elle restera carrée. Je ne veux pas que l'on omette un seul personnage, pas même Baubo, qui

tient essentiellement aux courses de Cérès.

Ibrahim, qui, jusqu'ici avoit fait des efforts pour ne pas rire, éclata enfin. Eh! par le saint prophéte, leur dit-il, votre pierre d'idolâtrie, qu'elle ait été ronde ou carrée, peu importe. S'il est question d'une pierre vénérable, nous en avons bien une autre: celle sur laquelle se voit l'empreinte des pieds d'Abraham; ce qui prouve indubitablement que le saint patriarche a marché dans le sentier de la justice. Sur cette même pierre se reposa le prophéte; elle se voit encore dans le temple de La Mecque, où

elle est gardée par des anges, ainsi que le temple, vu qu'il est sous la protection du vrai Dieu, qui a en horreur votre idolâtrie antique et moderne. Ma conviction que cette pierre nous vient du patriarche Abraham, est si grande, que je me laisserois empaler pour en prouver la vérité. Au reste, ajouta le Musulman, vous, Alexis, Nicéphore, et Lascaris, êtes, malgré votre idolâtrie, si honnêtes gens, que vous devriez embrasser la religion du saint prophète, comme la seule religion dans laquelle on peut faire son salut. Mais gardez-vous de la secte d'Omar qui s'est détachée de

notre corps pour nous déchirer le sein; gardez-vous, dis-je, de cette secte d'impies. Croyez-moi, continua Ibrahim, notre religion l'emporte en tout sur la vôtre, mais principalement par l'aumône, que le saint prophète nous ordonne de faire bien plus libéralement que vous n'y êtes obligés.

Alexis, qui, jusqu'à ce moment, avoit gardé le silence, prit la parole. Il s'adressa d'abord à Nicéphore et à Lascaris : Du temps, leur dit-il, que nos saints mystères d'Éleusis étoient en vigueur, personne de vous n'eût osé raisonner sur ces matières. On interdisoit sagement

ces discours oisifs, qui n'engendrent que de vaines disputes, des haines implacables et des persécutions. L'on finit enfin par détester un culte, dont l'institution primitive tend à lier les hommes d'amour entre eux et de respect pour la divinité. Donnez tacitement à vos mystères les plus belles interprétations morales, et tâchez d'en devenir meilleurs; mais, encore une fois, gardez-vous d'en raisonner. Chez les Grecs modernes, que de flots de sang répandus par ce malheureux esprit de dispute sur des faits altérés par le temps, la tradition, l'ignorance, et la super-

cherie; faits couverts d'un voile impénétrable; faits qui, par leur tissu de fausseté, tiennent plutôt à des fables ridicules qu'à la vérité. Les hommes, au lieu de porter leur esprit spéculatif sur la physique, la philosophie, ont négligé ces connoissances utiles. Ils se créent des mystères, comme si tout dans la nature n'étoit pas mystère pour eux. Quelle source intarissable Dieu n'a-t-il pas donnée à l'homme pour exercer sa curiosité? Ce monde en renferme des milliers d'objets. Au reste, continua Alexis, respectons les mystères que le temps et les lois ont consacrés; n'en rai-

sonnons point, et soyons d'autant plus honnêtes gens. En agissant ainsi, nous ferons honneur à tous les cultes, et personne ne se moquera du nôtre.

Supposons que Cérès, si jamais elle a existé, nous ait apparu, lorsque Nicéphore et Lascaris raisonnoient sur la forme de la pierre en question; que nous auroit dit Cérès?

« Avant que vous eussiez connu
« mon art, vous étiez errants dans
« les forêts pour vous nourrir, avec
« les brutes, des glands de Dodone.
« Goûtant le fruit de mes travaux,
« vous m'avez cru d'une nature
« supérieure à la vôtre. Le temps,

« votre imagination, l'intérêt des « prêtres, ont ajouté à mes bien- « faits et à votre reconnoissance. « Je fus créée déesse; mon histoire « fut embellie de fables; des mys- « tères furent institués en mon hon- « neur. C'est à la faveur de ces « mystères que vous apprîtes des « vérités sublimes, puisque le com- « mun des hommes ne peut suppor- « ter l'éclat de la vérité. Les céré- « monies imposantes d'Éleusis por- « toient la consolation dans l'ame du « juste et l'effroi dans celle du mé- « chant. Mais quelle démence s'em- « pare maintenant de votre esprit? « Jadis, les hommes, de quelque

« ridicule qu'ils se soient jamais « couverts, n'ont pas eu du moins « celui de disputer sur de sembla- « bles objets. Si vous respectez mon « culte, présidez dans vos campa- « gnes à mes travaux; ne ravalez « point l'état de laboureur à un vil « état d'esclaves, rapprochez-vous « de la nature dont votre esprit « sophistique vous a éloignés, et « vous serez plus sensés et plus heu- « reux, que vous ne l'êtes mainte- « nant. »

Alexis s'adressant ensuite à Ibrahim : Permets-moi, lui dit-il, de te réfuter en peu de mots, d'abord sur tes reproches d'idolâtrie.

Dis-moi, Ibrahim, adores-tu la pierre si révérée dont tu viens de parler?

A Dieu ne plaise! lui répondit-il. De tels objets ne sont que des signes visibles de la sainteté des personnes dont nous révérons la mémoire.

Eh bien! répliqua Alexis, il en est de même dans notre culte.

Soit, lui répondit Ibrahim. Mais pourquoi admettre plusieurs dieux? Comment un être raisonnable peut-il croire qu'il en existe plus d'un seul?

Mon cher Ibrahim, le dogme de l'unité de Dieu nous a été révélé

dans nos mystères et enseigné par nos philosophes. Mais en parlant de plusieurs dieux, nous nous conformons au langage de l'enfance de l'esprit humain, langage consacré par des siècles, langage de l'imagination, langage qui personnifie toutes les vertus et tous les vices, et qui en fait autant de dieux et de démons. Loin de toi ces expressions vulgaires de *payens* et *d'idolâtres.* Ni les Muses ni les Graces ne souriront à un homme imbu de semblables préjugés. L'air des Hellènes, que tu respires, devroit te donner un goût plus pur et une imagination plus riante. Et plût à

Dieu, que vous autres Musulmans fussiez idolâtres sous le rapport des beaux-arts! Le peu de monuments antiques échappés à notre barbarie, à notre morne fanatisme, ne seroient point détruits par vos mains profanes. Certes, l'on peut être honnête homme dans toutes les religions, mais celle qui bannit les arts de l'imagination, ne produira jamais ni grand poëte, ni grand peintre, ni grand sculpteur. Vous renchérissez à cet égard par votre esprit sombre sur toute nouvelle secte, et vous ferez si bien que vous effacerez les traces des chefs-d'œuvre de nos beaux siècles.

Quant à votre martyre, continua Alexis, il ne prouve que votre obstination à défendre vos dogmes respectifs. Si Nicéphore et Lascaris vouloient périr dans les tourments pour défendre la pierre de Cérès, et qu'Ibrahim en voulût faire autant pour celle du patriarche hébreu, mon esprit resteroit dans la même indécision. Quant à moi, je respecte également vos représentations symboliques, pourvu qu'elles vous conduisent à la vertu. Mais je désapprouve souverainement le dogme d'Ibrahim, qui prétend que sa religion est l'unique moyen de faire son salut, ou, ce qui revient

au même, d'être un jour uni à Dieu. Quelles raisons le créateur de l'univers, le père commun des hommes, qui les aime tous sans prédilection; quelles raisons, dis-je, auroit-il eu de dire à l'oreille de Mahomed que l'islamisme conduit seul à Dieu? Nul dogme plus ennemi de l'humanité que celui de croire que la religion que nous professons est la seule et vraie religion. Sommes-nous les plus foibles? nos armes, pour faire valoir nos arguments, seront la douceur et la persuasion; mais une fois les plus forts, le fer et la flamme, et toutes les

horreurs du fanatisme, nous tiendront lieu d'éloquence.

O mes amis! la pratique de la vertu conduit seule à Dieu. Cette religion ne fait point de martyrs par l'obscurité de ses dogmes. Mais si vous appelez martyr tout homme qui préfère la mort aux biens de ce monde acquis injustement, que de grands hommes de l'antiquité ont été de vrais martyrs! Pour mériter ce titre, peu importe d'être sectaire de Mahomed ou de tout autre chef de religion.

Votre saint prophète, dites-vous, vous a recommandé plus que l'on

ne fait en toute autre religion, de faire l'aumône. Il a bien fait; nos anciens législateurs ont mieux fait encore: votre prophète a mis sa main dans la poche du riche pour subvenir à l'indigence; nos législateurs ont tâché que, par le travail et l'industrie, tout homme pût subvenir à ses besoins. Votre prophète n'emploie qu'un palliatif; nos législateurs ont prévenu le mal. De même que les palliatifs, sous le rapport de la médecine, pris inconsidérément, engendrent une nouvelle maladie, tel est, dans un État, l'usage de se borner à faire l'aumône pour soulager la misère pu-

blique. Quel spectacle d'ailleurs affligeant pour l'humanité, de voir des cohortes de malheureux, couverts de haillons, assiéger les portes des riches, afin d'avoir de quoi traîner une vie languissante ! A Dieu ne plaise que, par ces réflexions, je veuille endurcir le cœur de l'homme charitable. Souvent, lorsque l'État n'a point encore pu remédier à la misère publique, l'aumône, pour la soulager, est l'unique ressource. Mais sans la prévoyance du législateur, cette cohorte de mendiants deviendroit les clients des riches. Jetez quelques pièces d'argent à cette troupe

affamée, aujourd'hui vous la ferez crier vive Omar! et demain, vive Ali!

Ibrahim resta d'accord avec Alexis, et ni l'un ni l'autre ne cessa de soulager les malheureux, car le musulman et le grec étoient d'honnêtes gens, qui ne se permettoient point de vaines spéculations, en laissant mourir de faim leur semblable.

O mon cher Ibrahim, mon cher Lascaris, et Nicéphore, continua Alexis, respectez le culte de vos pères, mais croyez qu'il n'y a qu'une seule religion, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Le judaïsme, l'islamisme,

et toutes les autres doctrines, quels que soient leurs noms, ne sont que des rivières qui jaillissent d'une même source, de la religion éternelle et immuable, de ce sentiment inné en nous, que Dieu est notre père et que nous sommes ses enfants, que Dieu exige pour notre bonheur que nous obéissions à ses lois, ou, ce qui revient au même, que nous pratiquions la vertu. La religion, disons mieux, la secte, qui insiste le plus sur ces vérités, qui s'exprime de la manière la plus claire, la plus simple, la plus positive, qui coupe la racine de toutes les disputes de mots, qui, à un

culte majestueux, joint une morale aussi sublime que consolante, cette secte, dis-je, doit être envisagée comme la plus parfaite.

Mais si la source est pure, les rivières qui en découlent ne le sont pas toujours. Les unes coulent sur un fond bourbeux; les autres charient des éclats de rocher qu'elles ont détachés dans leur cours impétueux. Ces rivières se divisent en des ruisseaux et des fontaines infinis, qui, tous sont affectés de leur fond. Au lieu de présenter au voyageur une boisson limpide qui le désaltère et le rafraîchisse, ces eaux portent le dégoût et les mala-

dies avec elles. Le voyageur n'en accuse point la source; il remonte vers elle; c'est là qu'il se désaltère et qu'il bénit l'auteur d'un si grand bien.

Près de ces différentes rivières, il se trouve malheureusement des imposteurs qui font trafic d'un bien commun aux hommes; imposteurs, qui prétendent que la fontaine seule qu'ils gardent est salutaire, que toute autre est léthifère; imposteurs, qui se maudissent les uns les autres, et qui tous soutiennent que leur devoir exige de forcer les passants à se désaltérer chez eux. Semblables aux vautours acharnés qui

enlèvent de foibles colombes, ces gardiens de rivières se jettent sur les passants qui refusent de se soumettre à leur empire. En vain les innocentes victimes remontrent-elles aux juges farouches, qu'en tout lieu l'eau est salutaire, qu'en la laissant reposer, les parties étrangères coulant à fond, présentent l'élément pur, comme le plus pur des cristaux : les tyrans impitoyables répondent par des supplices dignes des Euménides.

Détournons nos regards de ces horreurs, dont un génie malfaisant a infecté notre globe depuis tant de siècles. Élevons plutôt nos ames

vers l'être qui tolère nos rites et nos mystères, pourvu qu'ils ne dégradent point sa divinité, et qui veut que nous les tolérions entre nous. Cet être, chanté par Cléanthe, n'est-il pas le Dieu de nous tous?

Alexis récita l'hymne de ce poëte, avec une onction religieuse, et elle fut écoutée de même par le Musulman et les deux Grecs.

Père et maître des dieux, auteur de la nature,
Jupiter! ô sagesse! ô loi sublime et pure!
Unité souveraine, à qui tous les mortels
Sous mille noms divers élèvent des autels:
Je t'adore; nos cœurs te doivent cet hommage:
Nous sommes tes enfants, ton ombre, ton image,
Et tout ce qui respire, animé par tes mains,
A célébrer ta gloire invite les humains.

Béni sois à jamais! Ma voix reconnoissante
Consacre ses accents à ta bonté puissante.
Tu régis l'univers, ce tout illimité,
Qui renferme la terre en son immensité;
Ce tout harmonieux, émané de toi-même,
S'applaudit d'obéir à ton ordre suprême.
Ton souffle intelligent circule en ce grand corps,
En féconde la masse, en meut tous les ressorts.
La foudre étincelante en ta main redoutable,
Porte un effroi vengeur dans l'ame du coupable.
Présent à tous les temps, tu remplis tous les lieux:
La terre, l'océan, le ciel t'offre à mes yeux.
Tout dérive de toi: j'en excepte nos vices,
Nos injustes projets, nos fureurs, nos caprices.
Par toi l'ordre naquit du chaos étonné;
Chaque être tient de toi le rang seul assigné.
Par toi des éléments la discorde est bannie,
Et des biens et des maux la constante harmonie
Les enchaînant entr'eux par un secret lien,
Forme de leur accord un monde où tout est bien.
L'homme insensé, qu'aveugle un jour perfide et sombr
Cherche par-tout le bien et n'en saisit que l'ombre.

Ta loi seule, ta loi, vrai flambeau des humains,
De la félicité leur montre les chemins.
Mais l'un dort, inutile au sein de la paresse;
L'autre boit de Vénus la coupe enchanteresse;
De la soif des grandeurs cet autre est dévoré,
Ou séche auprès de l'or dont il est altéré.
Grand Dieu! père du jour et maître du tonnerre,
Du crime et de l'erreur daigne purger la terre.
Affranchis la raison du joug de ses tyrans:
Parle; laisse entrevoir aux mortels ignorants
Des éternelles lois le plan sage et sublime.
Puisse alors de nos cœurs le concert unanime
Te rendre un pur hommage, égal à tes bienfaits,
Et digne enfin de toi, s'il peut l'être jamais.
Ame de l'univers! Dieu, par qui tout respire,
Qu'à célébrer ton nom le monde entier conspire;
Que la terre à l'envi s'unisse avec les cieux,
C'est le devoir de l'homme et le bonheur des dieux.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Interlocuteurs :

ALEXIS, NICÉPHORE.

Nicéphore. Tu es toujours le même, mon cher Alexis. Soit que l'on te voie à Venise, à Rome, à Constantinople, ou dans l'île de Délos, tu es toujours dans l'ancienne Athènes, toujours avec Platon, sous les platanes de l'Académie.

Alexis. O Nicéphore ! je me suis créé de bonne heure une patrie indépendante des vicissitudes de la fortune, indépendante de la tyrannie des hommes. Je n'ai jamais aimé Constantinople, où mes occupations m'ont souvent retenu ; je n'ai jamais aimé, dis-je, cette ville bâtie à la hâte, lors de la décadence du bon goût ; et mon cœur se trouvoit oppressé dans cette capitale, malgré le charme de sa situation, malgré la proximité des îles délicieuses de la Propontide. Depuis la fondation de Constantinople, un Génie malfaisant s'est emparé de notre empire, pour le

couvrir du voile de l'ignorance. Tout ce qui se présentoit dans ce séjour à mes regards m'a causé un sentiment de tristesse, même jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'art, dont nos empereurs ont dépouillé le reste des autres villes pour en orner la capitale; chefs-d'œuvre qui se trouvoient comme dans une terre étrangère, où leur vue n'excitoit plus le desir d'imiter leur beauté; chefs-d'œuvre qui formoient un contraste affligeant avec les productions du goût grec devenu barbare. Les palais de la Magnaure, du Bucoléon, et des Blaquernes, sont, à mes yeux,

semblables à des repaires de tigres, où des princes plus cruels que les monstres de l'Afrique, j'en excepte le petit nombre de ceux qui furent amis de la justice, ont sucé le sang du peuple. Jadis Minerve et Neptune se sont disputé l'empire de l'Attique; Minerve et Neptune l'ont douée de leurs plus beaux présents. Mais quelles divinités bienfaisantes se sont jamais disputé l'empire de Byzance? Les jeux du cirque ne m'affligeoient pas moins; foible ombre de nos jeux isthmiques, pythiques, et olympiques, célébrés jadis par un peuple libre, avec autant de goût que de magnifi-

cence. L'adresse du cocher constituoit dans les jeux du cirque l'unique intérêt; et les factions sanguinaires, dont nos princes ne rougirent pas d'épouser les querelles, troublèrent plus d'une fois la capitale et les provinces. Dans nos jeux anciens, les courses des chars ne constituoient que la moindre partie de l'intérêt. Ce furent les combats où président les Muses et les Graces, qui fixèrent l'attention particulière d'un peuple né pour le beau. Les plus illustres citoyens d'Athènes se faisoient un honneur d'être chorèges...... Mon cher Nicéphore! n'achevons point

le parallèle de ce que nous sommes et de ce que nous avons été. Cette comparaison seroit trop à notre désavantage. Pour finir en peu de mots au sujet de Constantinople, je dirai que le luxe insolent, joint à l'extrême misère qui l'accompagne toujours, ne m'y révoltèrent pas moins. Aussi me suis-je éloigné de la capitale le plus souvent qu'il m'a été possible, et quoique l'Athènes de nos jours ne ressemble à l'antique Athènes que comme une victime après les restes du sacrifice, j'y ai passé tout le temps que m'a permis mon loisir. Au bord de l'Ilissus, à l'ombre des

platanes, je méditois les écrits de Xénophon et de Platon. L'Attique produit encore de nos jours des olives d'un goût exquis. Elle produiroit de même des grands hommes tels qu'autrefois, pour peu que les circonstances fussent favorables à la culture de l'esprit; et l'on verroit sous tous les rapports, que Minerve n'a point retiré ses regards de l'antique Cécropie.

Nicéphore. Que ton langage, Alexis, est celui d'un ancien Hellène! Tu as su préserver ton goût de la contagion du siècle. Ton ame est semblable à un terrain fraîchement cultivé et préparé à repro-

duire dans la plus grande perfection les germes qu'on lui a confiés. Mais, Alexis, comment soulager mon cœur ulcéré, lorsque pour mettre le comble à tant de revers, je vois les barbares, prêts à effacer les traces de nos monuments antiques les plus révérés!

Alexis. Nicéphore! compagnon de mon infortune, recherchons toute idée capable de nous consoler. Pour moi, je m'adresse souvent aux Muses. Elles se sont retirées avec les Dieux, au plus haut sommet de l'Olympe, pour fuir la barbarie des hommes. Muses! la voix plaintive d'Alexis parvient-

elle jusques à vous, lorsque sur sa lyre il chante votre règne qui n'existe plus? Que de ruines, que de profanations dans tous les lieux où nous portons nos regards! Génies de Phidias, d'Ictinus, et de Périclès! arrêtez le bras du Barbare; veillez au moins sur le plus beau de vos ouvrages, veillez sur le Parthénon. Ce péristyle d'ordre dorique affecte mon ame comme une musique harmonieuse, et je jouis du calme sans monotonie. Je sens en repaissant mes yeux de cette demeure digne des immortels, s'il peut exister une demeure digne d'eux, faite par la main des hom-

mes ; je sens, dis-je, que la beauté visible me rapproche de la beauté invisible, DE DIEU, source du vrai beau.

Jamais la basilique de sainte Sophie n'a touché ainsi mon ame. Cette basilique, lourde et surchargée d'ornements, est semblable à une femme, qui, sur le déclin de l'âge, veut imiter par le fard et la parure la fraîcheur de la jeunesse. Le siècle de Justinien n'est point celui de Périclès. L'un est le siècle du dépérissement ; l'autre, le siècle de la vigueur.

L'enthousiasme qu'a inspiré le temple de Constantinople, les vers

faits en son honneur, ne prouvent rien pour sa beauté. Quand et par qui a-t-il été chanté? Lors de la dédicace, Justinien s'écrioit : « J'ai « vaincu Salomon! » César, cela est possible, mais tu n'as pas vaincu Périclès.

Tout, dans cet édifice, prouve la décadence du bon goût. Rien de classique dans l'ordre des colonnes; elles ne sont ni du dorique, ni de l'ionique, ni du corinthien, mais d'un ordre corrompu. Des chapiteaux, couverts de feuilles d'acanthe, quoique mal dessinés, décélent, il est vrai, un ciseau plein de délicatesse : ce qui

prouve que la belle exécution dans les détails s'est soutenue plus longtemps que le bon goût dans l'ensemble. Sainte-Sophie a fait l'admiration des siècles de barbarie, et en comparaison de ce que l'on a exécuté depuis par-tout ailleurs, elle sera un modèle d'élégance. Mais, si un jour les beaux-arts doivent renaître, comme le phénix de sa cendre, le temple de Minerve dictera à l'univers ses lois immuables de proportions.

Ne semble-t-il point, mon cher Nicéphore, que la perfection dans les beaux-arts est placée comme sur le sommet d'une montagne?

Hésiode dit que les dieux ont mis de la sueur devant la vertu, mais nous pouvons ajouter: devant tout ce qui s'appelle perfection. Que de peine pour atteindre le faîte, et que de peine pour s'y soutenir! Une fois le pied lâché, nos pas, par la pente, sont accélérés vers le précipice.

Je vois, avec douleur, que les beaux-arts sont abandonnés au caprice. Tout ignorant qui a de l'or, en faisant élever un édifice, s'érige, si bon lui semble, comme auteur d'un nouvel ordre d'architecture barbare. Ce goût dépravé est imité de son voisin. Les enfants, témoins

de l'admiration de leurs parents, reçoivent dans leur ame l'impression du mauvais goût, qui, insensiblement devient celui du siécle. Rien, dans les beaux-arts, ne devroit être en butte au caprice du vulgaire; rien, dans les formes, ne devroit échapper au législateur, pas même la forme de l'habillement. N'est-il pas honteux que l'Europe entière se soit soumise volontairement au joug des modes introduites dans Constantinople? Et par qui, dans la capitale, ces modes ont-elles été dictées? Par des courtisans et des jeunes gens oisifs. Ces derniers n'eurent pas de honte

d'imiter le costume des Huns, du plus grossier des peuples. Comme eux, ils portoient des vestes étroites avec des manches d'une largeur excessive; les cheveux rasés par devant. Combien la plupart des modes ne sont-elles pas ridicules et indignes d'un être raisonnable? Tantôt c'est le froid qui nous incommode seulement à la poitrine; une autre fois ce n'est qu'aux mains. Ce que nous trouvons beau aujourd'hui, est ridicule le lendemain. Quelle perte de temps et d'argent ce changement sans fin de modes ne produit-il pas?

Ce seroit au législateur, au mé-

decin, et à l'artiste, à fixer les formes et la matière de l'habillement. Ils auroient égard :

1° Aux étoffes travaillées dans le pays même, auxquelles on donneroit la préférence;

2° Au climat et aux saisons;

3° Au sexe;

4° A l'âge;

5° A l'économie relative à chaque individu;

6° A la décence, sans nuire à la beauté des formes. Les statues drapées des anciens leur serviroient de modèle;

7° Aux occupations exercées dans l'habillement. Une robe pour

la course doit être distinguée d'une robe pour les cérémonies religieuses;

8° Ils auroient égard à la santé en général, et en particulier à celle de chaque individu.

Quant à la matière, je crois qu'un artiste donneroit la préférence au drap, au coton, et au lin, au lieu de la soie, sur-tout si elle est tissue avec de l'or; étoffe qui ne se prête point à des plis souples et ondoyants.

Mon cher Nicéphore, je devrois ajouter à ces réflexions, qu'elles ne sont qu'un beau rêve. Hélas! avons-nous seulement des artistes capa-

bles de sentir la beauté des formes?

Nicéphore. Il n'en existe malheureusement plus parmi nous. Mais je t'en conjure, Alexis, reprends ta narration. Un beau rêve vaut mieux qu'une triste réalité.

Alexis. Je le veux bien, mon cher Nicéphore. Mais nous sommes tombés sur un sujet très affligeant, sur la décadence des beaux-arts. Au reste, il n'appartient point à des hommes qui cultivent la philosophie, de détourner leurs yeux de cette époque. Un médecin doit connoître et l'état de la santé du corps, et l'état de sa maladie. D'ailleurs, pour conserver la santé,

ne faut-il point savoir ce qui peut la détruire? Ignorer l'un ou l'autre, rend ses connoissances imparfaites. Il en est de même de celui qui s'applique à la philosophie. Ce qui cause la ruine des États et des beaux-arts doit échapper aussi peu à sa recherche, que ce qui a contribué à les faire fleurir.

Revenons au changement continuel des modes.

Des personnes attaquées de cette maladie n'ont jamais l'esprit solide. Ce goût de frivolité influe sur des choses importantes, dans les principes de moralité, dans la lecture. Pour de tels gens, le mérite essen-

tiel d'un ouvrage est d'être nouveau; et fût-ce l'ouvrage qui mériteroit une lecture réitérée, à peine l'ont-ils parcouru, qu'ils le jettent avec dégoût pour en demander un autre. Il me semble voir des enfants mal élevés jeter à tout moment leurs jouets pour en avoir d'autres. Ce malheureux penchant pour la nouveauté est une des sources de la dépravation du bon goût. La tempérance est une vertu qui nous préserve de la satiété, et pour le physique et pour l'intellectuel. Fréquenter tous les jours, par oisiveté, les spectacles, se rassasier des chefs-d'œuvre drama-

tiques, finit par nous inspirer le dégoût. Il nous faut d'autres compositions, dussent-elles être des plus bizarres. Semblables à ces gourmands dont le chatouillement du palais fait l'unique bonheur, ils exigent que les cuisiniers réveillent sans cesse leur appétit par des sauces qu'un homme nourri dans un régime simple trouveroit des plus désagréables. Faites jeûner cet homme blasé, faites-lui suivre le régime qu'indique la nature, et il trouvera l'apprêt le plus simple, l'apprêt le meilleur.

Que te semble, mon cher Nicéphore, de cette lecture immense,

et qui par conséquent ne sauroit être choisie, dont tant de personnes se glorifient? Quant à moi, je la tiens encore pour une des causes de la décadence du bon goût. Elle offusque les idées claires, simples, innées en nous. Il en est encore à cet égard pour le moral comme pour le physique. Des mets peu variés, peu composés, mais succulents et agréables, pris modérément, constituent le régime le plus salutaire. Pour rétablir notre santé, choisirons-nous le séjour d'une cité immense, où l'air n'est jamais pur? N'irons-nous point à la campagne, dans la saison de Flore, passer des

journées entières dans un verger blanchi par les fleurs, respirer le parfum dont l'air est embaumé? Homère, Platon, Xénophon, Plutarque, sont les fleurs dont je respire la doûce exhalaison. Je me nourris de leurs fruits, je me borne, pour ainsi dire, à eux; et si c'est être ignorant que de s'en tenir à une lecture choisie, je fais gloire de mon ignorance.

Revenons à l'architecture.

Heureux si dans nos proportions nous eussions suivi celles du siécle de Périclès, proportions qui réunissoient les graces à la solidité.

Mais nous avons prétendu surpasser en élégance ces modèles fondés dans la belle nature; et la maigreur en a été la suite. Témoin les Bains de Dioclétien, dont les frêles colonnes portent déja l'empreinte du raffinement, et, en conséquence, de la décadence du goût.

L'enfance dans les beaux-arts, ainsi que leur maturité et leur déclin, ont quelque rapport avec le caractère des différents âges de la vie humaine. Les formes d'abord sont peu développées ; elles acquièrent ensuite leurs proportions achevées de vigueur; vient en der

nier lieu l'époque de la vieillesse ou du dépérissement, caractérisée par la maigreur et la sécheresse.

Plutarque, dans la vie de Publicola, nous raconte que les colonnes de marbre pentélique du temple de Jupiter capitolin, avoient été d'une longueur proportionnée à leur grosseur. « Nous les avons vues, « ajoute-t-il, à Athènes : on a voulu « les retailler et les repolir à Rome, « et ce second travail a plus gâté « leur symétrie que relevé leur « beauté ; car en les affoiblissant et « en les rendant trop menues, il « leur a fait perdre toute leur grace,

« qui consistoit dans la propor-
« tion. »

Nicéphore. Permets-moi, mon cher Alexis, de te communiquer une réflexion qui, à ce sujet, se présente à mon esprit. En voyant une colonne trop foible pour la masse qu'elle est obligée de porter, j'éprouve un sentiment pénible. Il me semble voir un homme accablé d'un poids qu'il n'est pas en état de soutenir.

Alexis. Sentiment bien naturel, mon cher Nicéphore, et trop peu consulté par nos artistes. Ce qui cause un sentiment pénible n'est

point beau ; et si en architecture on donne malheureusement dans un excès, le lourd est moins choquant que le foible, sur-tout lorsqu'il est question d'une partie destinée à en soutenir une autre. Le lourd ne nuit qu'à l'élégance, au lieu que le maigre excite un sentiment de pitié.

Dans un beau corps humain, qui est à la fleur de l'âge, nous admirons la force réunie aux graces. Telle est la figure d'Apollon, qui devroit nous servir de guide pour toutes proportions.

Vouloir sans cesse étonner, est encore un des signes caractéristiques du goût barbare. De là, en

architecture, des masses énormes, liées foiblement entre elles. De là, en poésie, cet entassement de merveilleux. Ce n'est qu'avec ménagement qu'un vrai poëte en fera usage. Jamais il ne se permettra de profusion en ce qui ne doit être qu'assaisonnement; et si les arts de l'imagination aboutissent à émouvoir, que l'émotion soit ménagée, et que les chocs ne soient ni trop violents ni de trop longue durée. Le bon goût ne vise pas sans cesse à surprendre; il nous entraîne *sans que nous nous en apercevions*. On peut le comparer à une rivière dont les ondes ne sont point blanchies

par l'écume; elles nous emportent doucement et agréablement avec elles, et c'est sans crainte que nous nous abandonnons à son cours. Cette rivière n'est point semblable à un torrent, où la mort se trouve mille fois sous nos yeux, et qui nous jette hors d'haleine au rivage.

A la vue de ces masses énormes liées foiblement entre elles, dans les édifices du goût barbare, ne te semble-t-il point voir un géant, dont les jointures sont desséchées, et qui se soutient malgré cette infirmité? Durant mon séjour à Constantinople, je m'entretins quelquefois avec un rhéteur dont le

style étoit lourd et diffus. Je le comparois à un peintre qui ne sait point dessiner une jambe et un pied nus, et qui, pour cacher son ignorance, couvre jambe et pied d'une robe traînante. Ce même rhéteur me dit un jour : « Je veux d'abord « que mes élèves s'attachent aux « graces du discours. » Fort bien, lui répondis-je, mais tu ferois mieux de leur recommander, en première instance, la clarté, afin que leurs phrases ne ressemblent pas à une femme malpropre, qui se parfume sans être entrée auparavant dans le bain.

Un mot encore sur Sainte-So-

phie. Combien de fois le parvis de cette basilique n'a-t-il pas été teint, non du sang des hécatombes, mais du sang des prêtres, qui, dans leurs dissensions et leurs fureurs théologiques, se sont égorgés au pied des autels! Que de victimes n'ont-ils pas entraînées après eux!

Je m'approchois quelquefois dans la basilique du tombeau d'Anne Comnène; évoquant ses mânes, Je te salue, lui dis-je, Alexiade! non parceque tu as été fille et épouse des Césars, et que tu fus décorée de la chaussure de pourpre, mais parceque les Muses nous ont conservé ta mémoire.

Alexiade! si le ciel t'eût fait naître dans de plus beaux jours, combien les titres pompeux eussent choqué tes oreilles. Alexiade! si le ciel t'eût fait naître dans de plus beaux siècles, combien n'aurois-tu pas dédaigné le costume oriental de nos princes; costume par son or, ses perles, ses pierres précieuses, et ses robes de soie flottantes, plus digne d'une courtisane, ou de la maîtresse d'un Satrape, que d'un César. Lysander, vainqueur des Perses, méprisa leur faste; nos Césars, vaincus par eux, l'imitèrent. Ah! que nos mœurs ont été avilies par l'imitation de celles des

Orientaux! Nos princes, s'imaginant être des divinités, se dérobèrent insensiblement aux yeux du vulgaire; n'agissant que par des génies subalternes, on ne les approchoit qu'à l'ombre du mystère. Viles idoles! pour couvrir votre foiblesse vous n'eûtes point honte d'affecter des noms qui ne conviennent qu'à la divinité. Viles idoles! vous n'eûtes point honte de voir les peuples prosternés devant vous pour vous adresser d'une voix craintive leurs justes doléances, des vexations de tout genre exercées sur eux. Eûtes-vous des oreilles pour entendre leurs

plaintes? La bouche de l'esclave profère le langage de l'adulation. L'urbanité, la vraie politesse, incompatibles avec l'esclavage, furent bannies de la société et remplacées par un cérémonial ridicule. Asie, c'est de ton sol encore que nous vinrent les supplices recherchés, les images grotesques et dans la poésie et dans la peinture. Tes mœurs sont semblables à un arbre, qui, à sa cime, porte quelques pommes d'or, mais dont le tronc est entrelacé d'un serpent venimeux. Malheur à celui qui veut cueillir la pomme! Fille d'Alexis! puisse un jour une nouvelle géné-

ration approcher de ta tombe, et évoquant tes mânes, bénir le ciel du retour de nos beaux siècles.

Nicéphore. Veuillent les dieux exaucer tes vœux ! O Alexis, que je partage ton indignation des mœurs asiatiques. Telles qu'un déluge qui laisse après lui des insectes venimeux, ces mœurs ont submergé et infecté l'Europe entière. Je les compare encore à l'éruption d'un volcan, qui, à diverses époques et pendant une suite de siécles, a formé à cent lieues autour de lui, une couche de lave aride et détruit tout germe de fertilité.

Alexis. Mon cher Nicéphore, ne s'est-il point trouvé des rochers tellement arides, qu'aucune teinte verdâtre ne s'y présentoit à l'œil? Les vents, suivis de pluies fécondes, ont soulevé des colonnes de poussière et des semences de lichens, qui se sont fixées et ont germé dans les crevasses du roc: la pierre en fut d'abord colorée. Ces phénoménes se renouvelèrent de temps à autre, et firent naître une couche de terre, qui, quoique de peu d'épaisseur, suffisoit déja pour faire germer la mousse que le hasard y apporta. L'humble et bienfaisante mousse nourrit la terre

qui l'avoit nourrie, et tapissa peu-à-peu le rocher d'une agréable verdure. Par d'autres accidents, des semences de pins et des glands y furent déposés, et après une longue suite d'années, le rocher autrefois aride, offrit à l'œil le plus riant bocage.

O Nicéphore! présente ce tableau à ton imagination, au lieu de ta peinture d'un trop sombre coloris. Dieu a mis le germe du beau, dans l'ame de tout mortel; il ne faut que d'heureuses circonstances pour le faire éclore. La Providence se seroit-elle bornée à n'avoir fait paroître le siécle de

Périclès que comme un astre lumineux, qui s'est replongé, à jamais, dans l'éternel âbyme? Mais avant de continuer notre entretien, donnons, il en est temps, quelques définitions sur le sujet que nous traitons.

Qu'est-ce que le beau?

Ce qui plaît, ce qui cause une sensation agréable, sans avoir égard à la perfection. Telle est la définition la plus générale de ce mot.

Il y a deux sortes de beau :

Le beau moral.

Le beau physique.

Le beau moral est appliqué à l'ame ; c'est la beauté céleste,

invisible, invariable, universelle.

Le beau physique est appliqué à la matière. C'est la beauté des formes, beauté visible et plus ou moins variable, étant appliquée à la matière, essence variable.

Ce sentiment inné du beau, non seulement nous rapproche des objets qui nous plaisent, mais il nous porte de plus à embellir les objets qui nous entourent; sentiment qui a donné naissance aux beaux-arts.

Celui qui, le premier, a donné aux arts le nom de *beaux-arts*, a sans doute conçu que leur but consiste à unir l'agréable à l'utile:

ou, ce qui revient au même, à embellir les objets que l'art proprement dit a inventés.

Nos demeures n'ont d'abord servi qu'à nous garantir de l'intempérie des saisons. Insensiblement l'ordre et la symétrie ont embelli nos gîtes, et l'architecture a pris naissance.

Il en est de même du langage, qui d'abord n'a servi qu'à exprimer nos premiers besoins. A ce langage peu cultivé, l'on ajouta le rhythme et l'harmonie, qui firent naître la poésie et l'éloquence.

Le berger, qui, le premier,

grava des figures sur son gobelet, peut être envisagé comme le père de la sculpture.

Les arts qui dépendent du dessin, ont commencé comme toute invention quelconque, avec l'*indispensable;* l'on a cherché ensuite le *beau;* vint ensuite le superflu. Tel sont les trois degrés des arts.

Nous appelons *goût,* le sentiment du beau.

La beauté des formes n'est que le second genre de beauté. On peut dire qu'elle fait l'étude de l'artiste, mais elle ne doit faire que sa seconde étude. Que sa première école soit celle de Socrate. C'est là qu'il

apprendra à cultiver la justice, la force, la prudence, et la tempérance, d'où résultent les proportions les plus parfaites. Portant le beau en lui-même, il l'appliquera à la matière; il y imprimera l'ordre, l'harmonie, la vérité. Son style sera noble et simple, rien de maniéré, rien qui tienne au goût particulier des siècles et des nations. On retrouvera dans son ouvrage le type du beau universel. Car toute production des beaux-arts n'est que la forme visible du beau invisible, inné en nous, ainsi que Dieu, s'il est permis d'en faire la comparaison, ainsi que Dieu,

dis-je, a porté en lui-même l'original du monde; le monde n'étant qu'une copie de cet original: de même un artiste doit porter le beau divin en lui-même, pour le retracer sur la matière.

Heureux si un tel artiste a pris naissance sous un beau ciel, où toutes les productions de la nature sont parfaites, et présentent sans cesse de belles formes à ses yeux. Ce beau ciel influera sur le langage, qui sera riche et harmonieux. Heureux si la patrie protége cet artiste; qu'elle n'employe ses talents qu'à rendre l'amour des lois et de la vertu plus vif dans l'ame

de ses concitoyens; qu'elle le mette au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, et que son front soit ceint du laurier civique. Heureux, cet artiste, trois fois heureux si le culte religieux de sa patrie est riant et majestueux, si les Muses et les Graces président à ses fêtes.

Pourquoi, Nicéphore, désespérer du retour de plus beaux siècles? Tâchons d'y contribuer le plus qu'il nous sera possible, en cultivant le sentiment du beau inné en nous. Dieu nous a donné cette plante divine pour nous rapprocher de lui. Que l'artiste n'oublie jamais que le but des arts est en

intime rapport avec notre ame; que par les plus nobles des sens, la vue et l'ouïe, il doit travailler à nous présenter la vertu sous des formes aimables. Le véritable artiste est naturellement porté à remonter vers la source du beau. Témoins Socrate et Lucien : ils quittèrent le ciseau du sculpteur pour s'appliquer à la philosophie. Commençons par nous embellir nous-mêmes, j'entends nos ames, avant de vouloir embellir ce qui nous entoure. Ne soyons point semblables à ces gens qui se piquent de posséder une belle maison, d'avoir un ameublement recherché,

et qui, sans rougir, n'osent jamais jeter les yeux en eux-mêmes. Tout, dans leur intérieur, est désordre, disproportion, et laideur.

Ce qui dans un état contribue plus que toute autre cause à empoisonner la source du beau, est cette vile cohorte de flatteurs qui s'attachent aux princes. Que j'aime la réponse d'Argiléonide, mère de Brasidas, lorsqu'on lui dit, que son fils, mort au combat d'Amphipolis, avoit été le plus brave des Spartiates! « Brasidas, répondit « Argiléonide, a été brave, mais « Sparte a de plus braves citoyens « que lui. »

Si tel étoit le langage de nos princes, ces monstres rampants, fléau de la société, disparoîtroient comme la neige au soleil; monstres qui, par leurs hyperboles et leurs déifications, infectent l'amé des princes, étouffent en eux tout germe de vertu. Simplicité de mœurs, exemples de dévouement généreux à la patrie, voilà les sources pures où doivent puiser les artistes. Mais les sources sont-elles empoisonnées par la tyrannie, par l'adulation, par une triste superstition; les beaux-arts sont couverts d'un voile sinistre, et les Muses gémissent.

Nicéphore. Et les Muses ne gémissent-elles point encore, lorsqu'un poëte ou un artiste les avilit pour exciter à la volupté? Mais de quoi, mon cher Lascaris, les hommes n'abusent-ils pas? Permets-moi de te rapporter l'allégorie qui, à ce sujet, se présente à ma pensée:

Junon, un jour, jeta les yeux sur la Grèce, lorsqu'on célébroit les Dionysies; elle s'adressa à Jupiter.

Vraiment, lui dit-elle, d'un ton de dépit, tu viens de faire un beau présent aux mortels en leur donnant le fils de Sémélé. Quel

spectacle dégoûtant que ce peuple ivre de vin! Il se permet mille injures, et privé de raison, il insulte même aux dieux. Quels cris affreux montent vers l'Olympe! Que ces Ménades sont hideuses, et combien leur culte est barbare et révoltant! O roi du ciel et de la terre, que ne mets-tu fin à cet extrême désordre?

Jupiter, ce jour-là, voulut bien condescendre à entrer en discussion avec son épouse; car très souvent, pour toute réponse, il se contente de froncer les sourcils et de faire trembler la terre et l'Olympe. Fille de Cronos, lui dit-il, déroulons à tes yeux les secrets du destin.

Des présents de la blonde Cérès, la race de Japet extraira, dans la suite des siècles, une liqueur plus étourdissante que ne l'est celle du fils de Sémélé. Hélas! les hommes abusent de tous les biens. Ne font-ils pas servir aux passions les plus effrénées de l'amour la lyre sacrée d'Apollon, cette même lyre, que le dieu n'a inventée que pour régler, pour tempérer leurs passions, et les mettre en juste rapport avec les desirs modérés de la raison? Témoin encore ton fils Vulcain, l'ami de Triptolème et de la déesse des moissons; il les seconde dans leurs paisibles travaux;

combien les hommes n'abusent-ils pas de son art et ne le font-ils pas servir à Mars le destructeur du genre humain ! C'est en vain que Prométhée pour avoir dérobé le feu du ciel, a subi le plus cruel supplice, puisque Vulcain forge les armes du maître des dieux pour les enfants de la terre. Que désormais le fils de Sémélé n'aigrisse plus ton cœur divin, puisque le culte de ce dieu n'est pas le seul dont les hommes abusent le plus pour leur malheur.

Mon cher Lascaris, pardonne-moi d'avoir interrompu ton discours; veuille le reprendre, je t'en prie.

Alexis. Volontiers, mais que ce soit pour y poser le faîte, et puisse-t-il être sous la protection des Muses :

Lorsque je lis l'histoire de notre empire, depuis son origine jusqu'à son extinction, il me semble, à l'époque de sa décadence, être assis près du lit d'un malade. Mille circonstances étrangères et surtout de mauvais médecins, accélèrent le trépas. Des flots de barbares se succèdent pour attaquer l'empire ; et, pour le défendre, je vois des princes pour la plupart foibles et se mêlant de disputes théologiques. Plusieurs grands hommes de la famille

illustre des Comnène, semblables à des médecins expérimentés, soulagèrent le malade et retardèrent la catastrophe. Ce que fait le conducteur prudent et habile d'une voiture chargée, qui barre les roues lorsqu'il doit descendre une montagne rapide, ces princes l'exécutèrent pour la conduite de leur empire. Plût à Dieu que leur régne eût duré plus long-temps! les barbares auroient encore pu être réprimés, et une foible ombre de l'ancienne Grèce se seroit soutenue!

Un jour que la prise de Constantinople et la situation déplorable de notre patrie, se peigni-

rent plus vivement que jamais à mon imagination, le sommeil ferma mes paupières, et j'eus le songe suivant :

JUPITER DANS LE CONSEIL DES DIEUX.

(Mercure ouvre l'assemblée.)

Où étoient ton foudre et tes éclairs, ô père des dieux et des mortels, lorsque les plus barbares des peuples vinrent chasser l'ombre des Grecs de leur empire? semblables à des masses énormes qui se détachent d'un rocher, pour encombrer une riche et paisible vallée; masses suivies de torrents impétueux, qui engloutissent de-

meures, hommes et troupeaux; tels virent les Goths, les Vandales, les Alains, les Huns, les Mogols, les Sarrasins, les Francs, les Turcs, fondre sur nos Hellènes, et en effacer presque la trace. N'étions-nous pas tous intéressés à défendre cette terre, pour ainsi dire notre berceau? N'étions-nous pas tous intéressés à la conservation d'un peuple qui fit connoître à l'univers entier ceux d'entre nous que pendant de nombreux siécles la seule Égypte avoit adorés? Aussi long-temps que notre culte se maintint parmi les Grecs dans tou-

te sa pureté, les sciences et les arts furent chez eux en honneur, et les Muses entretinrent avec nous et les mortels la plus heureuse communication. Les arts et les sciences étoient intimement liés à la sainte religion des Hellènes. Leurs jeux mêmes respiroient la piété. L'encens qu'on nous envoyoit étoit accompagné d'hymnes inspirés par Apollon. Nos temples, par leurs heureuses proportions, élevoient l'ame vers la divinité. Nos temples, dont la douce clarté étoit celle de l'Olympe, inspiroient le desir d'être dans ce séjour où les frimas sont in-

connus, où les dieux, se rassasiant de nectar et d'ambroisie, passent une bienheureuse éternité.

Quel encens, hélas! depuis des siècles! L'odeur de chairs humaines, d'hommes brûlés vifs, parcequ'ils refusent d'adopter les opinions de sectes religieuses se succédant avec la rapidité des flots de la mer, et dont une secte a moins de bon sens et plus de cruauté que l'autre! Le Jupiter présent est-il un Moloch, auquel il faut des sacrifices humains?

Les temples de la nouvelle race, sont-ce des prisons, des sépulcres? L'exhalaison empestée des cada-

vres, entassés dans des souterrains funéraires, nous fait fuir des lieux où les mortels veulent attirer plus particulièrement nos regards. Des colonnes qui réunissoient la force à l'élégance, sont remplacées par une multitude de frêles piliers bizarrement groupés, et dont l'élévation disproportionnée étonne sans plaire. La race présente ne sait donc plus que le beau est simple, et que multiplier inutilement les moyens pour atteindre un but, c'est s'éloigner de la perfection? Voyez encore leurs colonnes torses, véritable image du travers et de l'entortillement de leur esprit. Nos

yeux, fixés sur la Grèce, n'y voient plus que des ruines. Nos temples superbes, nos palais, sont ensevelis, et avec eux les villes opulentes qu'ils embellissoient. O père des dieux et des mortels! pour prévenir ces déplorables désastres, que ne m'as-tu, comme au temps de la guerre de Troie, fait passer par l'onde amère, pour transmettre tes ordres divins aux Hellènes, qui eussent soutenu notre gloire et leur bonheur! Et vous, dieux! dans cette guerre fameuse, vous combattiez pour exterminer ou les peuples de Priam, ou les peuples de Ménélas, qui tous vous

rendoient un pur hommage! Mars, Apollon, Junon, Vénus, Minerve, Neptune, pourquoi vos bras, dans la crise présente, ne se sont-ils pas réunis afin d'exterminer les barbares, nos ennemis communs?

Durant le discours de Mercure Jupiter avoit l'air fort pensif. Il répondit enfin d'une voix plus basse qu'à son ordinaire : « C'est le destin, « Mercure! j'ai dû y céder. Au reste, « ajouta-t-il, nous avons chassé « d'autres dieux, c'est maintenant « notre tour. »

Apollon prit la parole :

Tes réflexions, Jupiter, nous consolent peu dans nos disgraces; mais

si je n'ai pas entièrement perdu le don de prophétie, voici le tableau de l'avenir qui se présente à mon esprit :

Nos mystères sont abandonnés, peut-être à jamais. Mais sans conserver pour nos fictions aucune religieuse croyance, les hommes, dans les beaux-arts, éprouveront le besoin d'en faire un continuel usage. Le poëte, tout comme jadis, pour être inspiré, invoquera les Muses. Aphrodite sera à jamais la déesse des amants. Le conquérant, l'aigle à ses pieds, brillera avec le foudre de Jupiter. Nulle divinité ne sera reléguée hors du domaine des arts

de l'imagination. Ces colonnes, ces statues que vous voyez brisées et ensevelies, seront retirées par des fouilles, avec plus d'empressement que l'on n'extrait l'or des entrailles de la terre. Nos proportions seront à jamais la régle du beau, de ce beau général et éternel, qui ne tient ni à l'opinion ni au goût particulier des peuples et des temps. Un rouleau presque effacé de poésie ou de prose des beaux siècles de la Grèce, sera payé autant que les plus précieux joyaux, et l'art d'en restituer, d'en commenter le texte, occupera les plus grands génies modernes. Ils répéteront sans cesse que jour

et nuit il faut méditer les écrits des anciens. Les beaux-arts fleuriront dans des contrées maintenant inconnues aux Hellènes. Notre goût sera le leur; cette plante divine, que Jupiter a fait croître plus particulièrement sous le beau ciel de la Grèce, cette plante divine, dis-je, Jupiter ne la refuse presque à aucun climat, pourvu qu'elle puisse croître à l'ombre de la paix, de la liberté, et de l'abondance, et pourvu que l'on étudie nos heureux modèles: sort qui doit flatter nos cœurs divins, puisque sans croire à nos mystères, les nations cultivées ne trouveront que chez les Grecs de notre règne la

régle du beau, qui seule assurera leur gloire immortelle.

Ce rêve, Nicéphore, soulagea ma douleur : je sentis plus que jamais combien les Muses sont consolatrices, et que leur douce influence se fait sentir même dans le sommeil.

FIN.

NOTES

SUR ALEXIS.

Page 1. *Prise de Constantinople par les Turcs*, le 29 du mois de mai 1453, par Mahomed II sous Constantin Paléologue, dernier empereur de l'empire Byzantin.

Page 1. *Eumolpides*, famille considérable d'Athènes, consacrée au sacerdoce de Cérès.

Page 1. *Hellènes*. Les Hellènes s'appeloient *Grecs*, dans les temps les plus reculés. Ils prirent ensuite le nom *d'Hellènes*. Voyez la Table géographique, par M. Larcher, à sa Traduction d'Hérodote, p. 229, 2e édition.

Page 1. *Ali*, cousin et successeur de Mahomed.

Page 1. *La destruction du temple d'Eleusis*.

Alaric détruisit le temple de Cérès à Eleusis, l'an 396. — *Eleusis*, ville très ancienne de l'Attique, à douze ou quinze milles d'Athènes; elle avoit un temple de Cérès, surnommée Eleusinienne. Nulle fête n'égaloit la pompe de celle qu'on y célébroit en l'honneur de cette divinité. Tous les Grecs y étoient admis. Les Athéniens s'y rendoient en procession par une chaussée pavée, qu'on nommoit la voie sacrée. Ils se donnoient le titre d'inventeurs de l'agriculture. Ils disoient que l'hospitalité qu'ils avoient exercée envers Cérès, dans le temps qu'elle cherchoit Proserpine sa fille, l'avoit engagée à leur apprendre, par reconnoissance, l'art de cultiver la terre; et que, de leur part, ils avoient éternisé le souvenir de ce bienfait en instituant une fête solennelle en l'honneur de la déesse. Ce temple n'est plus aujourd'hui qu'un amas informe de colonnes, de frises, et

de corniches de marbre. Voyez la Table géographique de M. Larcher, à sa traduction d'Hérodote, p. 193, 2e édition.

Page 1. *La pierre sur laquelle s'est reposée Cérès.* Là on faisoit voir *l'agélaste*, ou pierre triste, sur laquelle Cérès se reposa. Voyez Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme, par M. de Sainte-Croix, édition de M. Silvestre de Sacy, tom. I, p. 141.

Page 2. *S'il est question d'une pierre vénérable.* Les Arabes montrent encore sur une pierre noire, très révérée, l'empreinte des pieds d'Abraham; elle se trouve dans le temple de La Mecque. Voyez Histoire du Bas-Empire, par Lebeau, tom. XII, p. 183.

Page 3. *Omar*, second successeur de Mahomed. Le schisme d'Ali et d'Omar divise encore, de nos jours, les Turcs et les Perses. Chez ces derniers Omar est en exécration.

Page 7. *L'islamisme.* C'est ainsi que les Musulmans appellent leur religion ; et ce mot signifie une entière soumission, une résignation du corps et de l'ame à Dieu et à ce que Mahomed a révélé de sa part. Pour ce qui est des martyrs, Mahomed et ses disciples n'en connoissent point d'autres que ceux qui meurent en combattant contre les infidèles; il défend de disputer de sa religion; il permet même de la nier dans les tourments, pourvu qu'on la conserve au fond de son cœur.

Page 11. *L'hymne de Cléanthe.* Cléanthe, philosophe stoïque, successeur de Zénon; il vécut 262 ans avant notre ère. La traduction françoise de l'hymne de Cléanthe est de M. de Bougainville.

Page 13. *Constantinople, ville bâtie à la hâte, lors de la décadence du bon goût.* Les monuments de Constantin eurent promp-

tement besoin d'être réparés. (Lebeau, t. I, p. 489.) La dédicace de Constantinople fut célébrée le 11 de mai de l'an 330. Voyez aussi Gibbon, The History of the decline and fall of the Roman empire, tome III, p. 18.

Page 14. *Chorèges.* Les chorèges présidoient aux chœurs des tragédies, et régloient la dépense que l'on faisoit pour les acteurs, les danseurs, et les musiciens dans les fêtes publiques.

Le Parthénon (ou temple de Minerve, à la citadelle d'Athènes). Ictinus fut un des deux architectes que Périclès chargea du soin de construire cet édifice; l'autre s'appeloit Callicrate. De quelque côté qu'on arrive, par mer, par terre, on le voit de loin s'élever au-dessus de la ville et de la citadelle. Il est d'ordre dorique, et de ce beau marbre blanc qu'on tire des carrières du Pentélique, montagne de l'Attique. Sa lar-

geur, est de 100 pieds; sa longueur d'environ 227; sa hauteur d'environ 69. Le portique est double aux deux façades, simple aux deux côtés. Tout le long de la face extérieure de la nef, règne une frise où l'on a représenté une procession en l'honneur de Minerve. Ces bas-reliefs ont accru la gloire des artistes qui les exécutèrent.

Dans le temple est cette statue (d'or et d'ivoire) célèbre par sa grandeur, par la richesse de la matière, et la beauté du travail. A la majesté sublime qui brille dans les traits et dans toute la figure de Minerve, on reconnoît aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avoient un si grand caractère, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hommes......

La hauteur de la statue est de 26 coudées (36 pieds 10 pouces de notre mesure). Elle est debout, couverte de l'égide et d'une longue

tunique. Elle tient d'une main la lance, et de l'autre une Victoire, haute de près de 4 coudées (5 de nos pieds, et 8 pouces). Son casque, surmonté d'un sphinx, est orné dans les parties latérales de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier posé aux pieds de la déesse, Phidias a représenté le combat des Amazones; sur l'intérieur, celui des dieux et des géants; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures; sur le piédestal, la naissance de Pandore, et quantité d'autres sujets. Les parties apparentes du corps sont en ivoire, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre particulière. Cet habile artiste mit dans l'exécution une recherche infinie; il montra que son génie conservoit sa supériorité jusque dans les plus petits détails. Voyage du jeune Anacharsis, tome II, p. 253.



Pag. 16. *Sainte-Sophie.* La dédicace de Sainte-Sophie fut célébrée le 27 décembre 537. L'architecte Anthémius de Tralles avoit dressé le plan de l'édifice, et commencé l'ouvrage; mais il mourut après en avoir jeté les premiers fondements. Isidore de Milet l'acheva. Les connoisseurs préfèrent Saint-Pierre de Rome. Les Turcs n'ont rien changé au corps de l'église. Ils ont à la vérité effacé ou défiguré les images de peinture ou de sculpture, les Mahométans n'en souffrant point dans leurs mosquées; mais les traces de ce qui en reste ne font point regretter cette perte. Ces arts avoient alors entièrement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement avec la majesté de l'intérieur. C'est un ouvrage tout-à-fait conforme à la grossièreté du siècle de Justinien, déja demi-barbare. Lebeau, Histoire du Bas-Empire,

tom. IX, pag. 478. Voyez aussi Gibbon, History of the decline and fall of the Roman empire, tome VII, p. 116.

Page 23. *Anne Comnène*, fille de l'empereur Alexis Comnène (qui parvint au trône en 1081). Anne Comnène, qui a composé l'histoire de son père, admire la fécondité du génie d'Alexis, dans l'invention de tous ces titres; et sa politique profonde, qui sut satisfaire avec un peu de fumée l'ambition de tant de rivaux jaloux et dangereux. On pourroit au contraire avoir pitié d'un prince obligé de recourir à des ressources si puériles, et plaindre un État en délire qui multiplie les titres d'honneur à mesure qu'il perd l'honneur même. Lebeau, Histoire du Bas-Empire, tom. XVII, p. 465.

Page 23. *Ses robes de soie flottantes.* Héliogabale fut le premier des Romains qui porta une robe de soie, ce qui fut regardé comme

un habillement efféminé. Voyez Gibbon, De l'habillement efféminé de Constantin-le-Grand, et des titres d'honneur que ce prince introduisit.

Page 25. *Asie, c'est de ton sol*, etc. Il est question ici de la grande Asie, surtout de la Perse, et non de l'Ionie. Voyez ce que Winckelmann dit sur le ciel de l'Ionie dans son Histoire de l'Art chez les anciens.

Page 26. *Des rochers tellement arides.* Voyez la description intéressante des mousses, dans la Botanique de Wildenow; Vienne, 1808, p. 417, 5e édition.

Page 28. *Qu'est-ce que c'est que le beau?* Pour toute la partie des beaux-arts on a consulté Sulzer et Winckelmann.

FIN DES NOTES.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 48, lig. 12 : *Des personnes attaquées de cette maladie*, etc.

Ces six mots ne doivent pas être en italique.

Pag. 57, lig. 14: *sans que nous nous en apercevions*, etc.

Même observation pour ces six autres mots.

Pag. 70, lig. 8 : le superflu, etc.

Ce mot doit être en italique.

DANS LES SYMPOSIAQUES,

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR.

Pag. 7, lig. 12:

« Son cœur, de rares vertus le sanctuaire auguste,

Lisez :

« Et son cœur, des vertus le sanctuaire auguste.

Pag. 72, l. 15 : que l'on appeloit Lamprias. *Lisez :* car il s'appeloit Lamprias.


BIBLIOTECA